Michel POTET (1936-2016)

 Autant de science, d’humour, et de modestie, réunis en une seule personne, c’est sans exemple.

 Il était né à Dijon dans un milieu modeste, celui-là même dont Jean Guéhenno se faisait gloire, mais je ne l’ai appris qu’après sa mort. Agrégé des lettres (classiques) depuis 1961, il vint me voir à Tours quand l’université ne s’appelait pas encore François Rabelais. Il venait d’être nommé à l’Institut universitaire de Technologie de Bourges (1970), et pour sa pérennité il devait faire une thèse de 3e cycle. Sans chercher plus loin, il accepte le premier sujet que je lui propose : Le Mythe de Gygès et Candaule, mythe qui en effet, d’Hérodote et Platon jusqu’à Gide et Hofmannsthal, s’était révélé fécond, et même chez les psychanalystes. Il sut enrichir le maigre corpus que je lui avais suggéré. La soutenance (1979) fut brillante, avec la participation de Pierre Brunel qui dirigeait la série « Mythes » chez Armand Colin, et celle de Marguerite Bonnet, l’éditrice d’André Breton, qui prolongea la filiation du mythe jusqu’au recueil de Paul Éluard, *Donner à voir*. Malgré les félicitations unanimes du jury, la thèse ne fut pas publiée : Colin venait juste d’arrêter la série « Mythes ». Un autre aurait cherché et trouvé un autre éditeur, Michel Potet ne s’en soucia pas. Qu’était-il, *sub specie aeternitatis ?*

 Son IUT n’avait pas attendu la soutenance pour en faire un maître-assistant, tant il était apprécié. Non content d’y enseigner les techniques d’expression, il gérait les stages d’étudiants. À partir de 1984, il accepta aussi de faire des cours de littérature comparée à l’université d’Orléans. Il travailla au secrétariat de la *Revue de littérature comparée*, y publia quelques comptes rendus, mais il ne chercha pas à faire carrière. Trop modeste, trop attaché à son foyer? Son épouse Maryse, professeur d’histoire, et lui auront pu se montrer fiers de leurs six enfants. Leur maison de Berry-Bouy perdue dans les bois lui ressemblait : accueillante et solitaire.

Il n’était pas de ceux qui vous coupent, qui prennent la parole et qui la gardent. Il fallait le solliciter, et il répondait alors avec une parfaite netteté, une grande hauteur de vue, ajoutant une pointe d’humour à la première occasion et une sorte de détachement qui lui était bien personnelle, façon de rappeler discrètement l’immensité de nos ignorances et la fragilité de nos certitudes. Il semblait ne donner aucune importance à ses opinions comme à ses travaux. Lesquels furent tous toujours de la plus grande qualité.

 De sa thèse, il tira juste l’entrée « Gygès » du grand *Dictionnaire des mythes littéraires* dirigé par Pierre Brunel, (éd. du Rocher , 1988, augmentée en 1994), et sa communication au Congrès de l’Association internationale de Littérature comparée (Tokyo, 1991). Il donna quelques articles à des revues prestigieuses (*Poétique, Studi francesi, Études classiques*). Surtout, il accepta de se joindre à l’équipe chargée de publier les œuvres complètes de Jean Giraudoux dans la Bibliothèque de la Pléiade. Il fut fidèle aux rendez-vous de Bellac, toujours amical et discret. *Juliette au pays des hommes* lui échut, peut-être simplement parce que personne ne s’y risquait. Son édition sera utilisée et admirée longtemps, car je doute que quelqu’un puisse jamais faire mieux.

 L’unique volume signé de son seul nom résulte d’une commande, pour une collection pédagogique, Mentor. C’était un *Jean Giraudoux*, comme il en parut plusieurs à cette époque, Giraudoux étant au programme tantôt des Grandes Écoles, tantôt du baccalauréat. Aucun de ces petits manuels ne l’approche en originalité, en subtilité, en profondeur et largeur de vue, une parfaite initiation à l’œuvre très riche — romans, théâtre, essais — d’un des plus grands écrivains du XXe siècle. Et l’un des plus beaux cadeaux que j’aie reçus, avec cet envoi aussi amusant que généreux et concis: « À mon Mentor ». Une parfaite illustration de sa manière d’écrire et d’être.

 À l’association des Amis de Jean Giraudoux, il rendit maints services, il la représenta près de l’association des Maisons d’écrivains, il édita un *Guide des chercheurs*, il fut comme un membre permanent du Conseil d’administration. Il brilla surtout dans les colloques de la Société internationale des Études giralduciennes (SIEG), à Tours (1990), Bursa et Istanbul (1992), Clermont-Ferrand et Cusset (1994), Montréal (1995), Fès (2001), Thessalonique (2008). Nous gardons particulièrement en mémoire deux de ses communications. À Montréal, on découvrit qu’il avait appris l’arabe quasiment tout seul dans son ermitage. Traitant de « Giraudoux et ses traducteurs arabes », il releva une file de contresens et les arbora comme un collier de perles, choisis et présentés avec un tel talent, de sa voix pince-sans-rire, que la salle éclata dès le premier exemple et de bout en bout ne put se contenir. À Fès, il fit encore plus fort. Devant un public majoritairement arabe, il présenta sa communication en arabe, et un collègue arabe se chargea de le traduire au fur à mesure en français. Un vrai numéro d’acrobates pour un public d’universitaires.

 Après sa retraite (2001), il se consacra à l’arabe, et ne revint à Giraudoux que pour collaborer au *Dictionnaire Giraudoux* (éd. Champion) aujourd’hui enfin sous presse et qui sortira bientôt, — trop tard pour que Michel ait connu le plaisir de le tenir en mains. André Job, principal responsable de cette grande entreprise en chantier depuis des années, cite Michel Potet en exemple, et pour la qualité absolue de ses « entrées », et pour sa ponctualité : il fut le premier des nombreux collaborateurs à pouvoir se flatter (s’il était homme à se flatter) d’avoir dès 2012 tenu tous ses engagements.

 André Job m’écrit :

*C'était un faux rigolo, bien sûr, un vrai érudit curieux de tout.
Il était difficile d'engager sur le vif un vrai échange intellectuel avec lui, car il se dérobait toujours, mais j'ai pu constater plus d'une fois qu'il ressaisissait plus tard, et avec quel sérieux, la perche que je lui avais tendue.
En somme, on "communiquait" en décalé, en différé.
Je pense que c'était un très grand pudique et que rien de ce qui est humain ne lui était étranger*.

 Comment ne pas déplorer son décès le 20 mars 2016 — décès accidentel, peu de jours après une chute dans un escalier de sa maison, qui avait entraîné une hémorragie cérébrale.

 Il avait plusieurs ouvrages en chantier, des traductions d’écrivains contemporains, l’Égyptien Maguid Toubia, le Tunisien Al-Madani…

Jacques Body